

Avant que ne s'éteigne la mémoire

Dans les années 1930, la Grande guerre, terminée depuis douze ans seulement, était encore présente partout : dans les souvenirs, dans les conversations, dans les grands blessés amputés d'un ou deux membres ou défigurés au point qu'on les appelait les « Gueules cassées », dans ces hommes au souffle court qui avaient été gazés et qui restaient dans l'embrasure de leur porte, incapables du moindre effort, dont le regard vide suivait les passants ; ils étaient là, debout, figés dans leur rêve ou dans le souvenir de leur cauchemar, revoyant par la pensée les monceaux de cadavres, les camarades couchés la face dans la boue, morts pour la France. Dans les cimetières, on rencontrait beaucoup de tombes portant une cocarde tricolore ou un casque. Sur certaines, il y avait deux ou trois fois le même nom, car des familles avaient perdu deux ou trois fils* : l'un à Verdun, l'autre dans la Somme, un troisième aux Dardanelles ou encore dans le cuirassé « Surcouf » coulé en Méditerranée. Nous les enfants, nous baignions dans les terribles souvenirs de cette guerre qui avait duré plus de quatre ans. Le commandant en chef allemand à Verdun n'était autre que le prince héritier (en allemand le Kronprinz, mot à mot le prince de la couronne, dont les Français disaient en riant qu'il avait peu l'air d'un prince mais, en revanche, tout à fait l'air d'un cron). Le Kronprinz se vantait avant la bataille d'installer à Verdun, au flanc de l'armée française, une Blutpumpe c'est-à-dire une pompe à sang. Il avait réussi.

Le sinistre « bilan » final de la guerre était, pour la France, de 1 400 000 tués et de 3 000 000 de blessés, dont 740 000 mutilés. C'est pourquoi l'Allemagne était exécrée.

On ne terminait jamais un repas sans un énergique « Encore un que les Boches n'auront pas ! » car nous ne disions pas les Allemands mais les Boches. Les Anglais qui n'avaient pourtant pas subi l'occupation de leur territoire les appelaient les Huns. Néanmoins, il y eut des scènes de fraternisation. Elles n'étaient pas le fait des civils mais des combattants des deux camps, c'est-à-dire de ceux qui souffraient le plus de la guerre.

Un enfant entêté, difficile à élever, était traité de « tête de Boche ». Nous les haïssions ces peuplades qui habitaient au-delà du Rhin. C'était des Barbares qui portaient un casque à pointe pour effrayer leurs ennemis. On nous racontait les actes horribles de leurs avant-gardes à cheval, les Uhlans, qui semaient la terreur et qui, disait-on, tuaient les petits enfants belges ou français.

*Un exemple extrême était celui du futur Président de la République Paul Doumer, qui perdit quatre de ses cinq fils : trois pendant la guerre et le quatrième en 1923, gazé.

Le principal responsable de cette tragédie était l'empereur Guillaume II, connu pour son goût des uniformes chamarrés, pour ses casques à cimiers extravagants ou emplumés, ses poses avantageuses ou martiales, son regard farouche, sa moustache en croc. Il s'était composé un personnage qui faisait rire ses cousins les monarques d'Europe. Son oncle le roi Edouard VII d'Angleterre disait : « Il est plus capon que vaniteux ». Ses fanfaronnades faisaient sourire mais elles inquiétaient l'Europe et même certains hommes politiques allemands qui le jugeaient imprudemment bavard. Pire encore, les forfanteries de Guillaume II le rendaient prisonnier de la caste militaire et des flagorneurs. Dès 1906, Edouard VII s'était montré prophète en déclarant « C'est par faiblesse qu'il déchaînera la guerre ». Après son abdication, l'empereur déchu aurait dit : « Das habe ich nicht gewollt », c'est-à-dire « je n'ai pas voulu cela ». Qu'avait-il voulu, ce matamore, en surarmant son pays, en le dotant d'une formidable armée, nombreuse, disciplinée, remarquablement commandée, ainsi que d'une marine de guerre moderne, presque la rivale de la Home Fleet. Qu'avait-il cherché en provoquant la France à plusieurs reprises ? Était-il encore un petit garçon qui croyait jouer avec des soldats de plomb ? Qu'avait-il donc voulu cet empereur d'opérette ? Une guerre d'opérette où les morts se relèvent et quittent la scène dès que le rideau est tombé ?

Aussi la victoire chèrement acquise de la France était-elle commémorée avec ferveur tous les ans, à la date de l'Armistice, le 11 novembre. Ce jour-là, les anciens combattants arboraient leurs décorations. L'un d'eux portait le drapeau tricolore. Précédée du maire et de ses adjoints, accompagnée par les pompiers, une foule nombreuse se rendait au monument aux morts. Le maire prononçait une allocution ; la clique des pompiers jouait la sonnerie « Aux morts ». On procédait à l'appel du nom des morts et un ancien combattant ajoutait après chaque nom « Mort pour la France ! ». Des gerbes de fleurs étaient déposées au pied de la stèle près de l'église. On allait ensuite au monument situé près du cimetière, où l'on répétait les mêmes gestes et les mêmes paroles. Il s'opérait ce jour-là une sorte de réconciliation patriotique entre les clans de la commune. Plus tard, à partir de mes 14 ans, j'allais chaque année aux Champs-Élysées pour admirer et applaudir la glorieuse armée française. Le 11 novembre 1939, j'y allai pour la dernière fois.

L'omniprésence de la Grande guerre se manifestait dans les circonstances ordinaires de la vie quotidienne. On pouvait voir dans les vitrines des portraits des glorieux vainqueurs, véritables icônes : Joffre, vainqueur de la Marne était là avec sa grosse moustache et sa stature massive ; il y avait aussi Foch, commandant en chef des armées alliées en 1918, avec son visage anguleux, énergique. Des parents donnaient à leur fille le prénom de Joffrette. De grandes marques de

produits alimentaires (pâtes, chocolat, etc) joignaient dans les emballages des images représentant les généraux français acteurs de la victoire : Sarrail, Galliéni, Mangin, Pétain, Nivelles, Degoutte, Castelnau, Gouraud, Franchet d'Espérey, etc. Nous ouvrons les paquets fébrilement avec l'espoir d'y trouver une image qui ne figurait pas encore dans notre collection. A cette époque-là, l'avion était un objet de curiosité. Le vrombissement des moteurs nous faisait lever les yeux. Nous, les garçons, rêvions de devenir aviateurs. Nous avions tous présente à l'esprit la chasse aérienne française et son héros, le capitaine Georges Guynemer, l'homme aux cinquante-trois victoires, commandant l'escadrille des Cigognes, abattu à l'âge de 24 ans. Il était notre modèle, notre idéal. Dans la cour de l'école nous courions à toute vitesse, les bras étendus à l'horizontale comme des ailes, en imitant le bruit des moteurs. Nous voulions tous être Guynemer, « l'As des as ». Aucun de nous ne voulait représenter l'aviation allemande, qui avait eu aussi son as, Manfred von Richthofen.*

Cependant, les conversations des adultes nous apprenaient que, de l'autre côté du Rhin, en « Bochie », la misère régnait. On prétendait qu'il fallait une brouette pleine de Reichsmarks pour acheter un pain. Un agitateur politique exploitait cette situation. La France devenue propriétaire des mines de charbon de la Sarre à titre de réparation des dommages de guerre, était appelée la « Kohlenstehlerin », la voleuse de charbon. L'Allemagne niait notre victoire. Elle faisait à nouveau peur. On recommençait à parler de guerre alors qu'on croyait en avoir fini avec ce fléau. La Grande Guerre n'était-elle pas devenue la « der des ders » grâce aux Poilus ? Et nous étions protégés par la fameuse Ligne Maginot, forteresse réputée inexpugnable, qui nous donnait un fallacieux sentiment de sécurité. Or la France n'avait pas cru devoir la prolonger jusqu'à la mer, de sorte que la frontière avec la Belgique restait à découvert. Comme en 1914, c'est par cette brèche que les divisions allemandes s'engouffrèrent et se ruèrent, bousculant tout sur leur passage et déferlant vers la mer du Nord et vers Paris, bombardant sur les routes les civils qui fuyaient et les troupes en désordre qui battaient en retraite.

Dès l'offensive victorieuse des Allemands du mois de mai 1940, ma famille s'était réfugiée dans le Cantal. Nous y restâmes presque trois mois. Mon père en repartit le premier pour reprendre son travail. Nous le suivîmes au mois de septembre.

*J'appris plus tard que le baron Manfred von Richthofen avait été un ennemi chevaleresque.

C'est à Vierzon qu'il fallait franchir la « ligne de démarcation », c'est-à-dire la frontière entre la zone nord occupée par les vainqueurs et la zone sud dite « zone libre ». Là se trouvaient les premiers que nous rencontrions, chaussés de bottes, vêtus d'un uniforme gris verdâtre, d'une longue capote, armés d'une mitraillette, sinistres sous leur casque, jeunes, vraisemblablement la fine fleur de la jeunesse allemande, contrôlant tout ce qui se passait d'une zone à l'autre. Nous les regardions avec des sentiments mêlés de crainte et de haine. Je ressentis cette présence étrangère comme une sorte de viol de la France. Il me prit envie de pleurer en voyant mon pays ainsi humilié et souillé. Nous n'allions pas tarder à multiplier les surnoms de l'occupant : les Fritz, les Frisés, les Verts de gris, les Chleuhs, les Doryphores, qui s'ajoutaient à celui de Boches devenu dangereux à prononcer en leur présence.

Les Allemands avaient, presque dès l'immédiat après-guerre de 1914-1918, contesté leur défaite, ce qui avait constitué un thème de propagande pour le parti nazi. Victorieux cette fois, les Allemands interdirent que l'anniversaire de notre victoire de 1918 soit célébré.

Les étudiants parisiens, déjà frondeurs par tradition, furent parmi les premiers opposants à l'occupant. Cette hostilité fut portée à son comble par l'arrestation de leur professeur de physique, Paul Langevin. Ils publièrent un tract appelant à manifester contre cette arrestation et organisèrent un rassemblement Place de l'Etoile le 11 novembre 1940. Le gouvernement prit des mesures pour empêcher ce rassemblement. D'importantes forces de police furent déployées. Les étudiants réussirent néanmoins à forcer les barrages et déposèrent sous l'Arc de Triomphe une gigantesque gerbe représentant la Croix de Lorraine. Certains d'entre eux tenaient une gaule dans chaque main. Des troupes allemandes avaient été appelées en renfort. Accompagnées d'automitrailleuses, elles chargèrent la foule. Il y eut de nombreux blessés et peut-être même des morts, ce que l'on ne sut jamais.

Le mois suivant, un étudiant fut fusillé. Il était la première victime de la lutte contre l'occupant.

Ce 11 novembre de l'occupation, achevé dans le sang, fut l'acte fondateur de la Résistance à l'ennemi.

Marcel Mercier